

Renaud Camus

Le Château de Seix

Journal 1992

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

A Madeleine Gobeil

Quelle âme est sans défaut ?

Arthur Rimbaud

Mercredi 1er janvier, 15 : 17. Inappartenance... Est-ce qu'il n'existe pas un *signe d'inappartenance*, symétrique et contraire à l' Σ qu'a illustré Roubaud en poésie ? S'il figurait dans les codes, et comptait parmi les symboles répertoriés, je me placerais tout entier sous son instance : je me rangerais après lui, je me glisserais avant lui, je m'étendrais sous lui, je le revendiquerais passionnément pour emblème. *Je n'appartiens pas*, et rien ne m'appartient. Je n'appartiens pas à l'heure, je n'appartiens pas au lieu, je n'appartiens pas au siècle, à la ville, au continent, à personne. Je n'appartiens pas à mon temps, je n'appartiens pas à ma langue, je ne m'appartiens pas à moi-même. Mes mots ne m'appartiennent pas, mes idées ne font que se livrer sous mes yeux à des danses et des agaceries, même sur mes sentiments je n'ai pas de maîtrise, ne parlons pas de propriété.

Pourtant je ne suis même pas étranger. Mon inappartenance même, je ne saurais non plus la revendiquer pour mienne. Elle n'est pas sûre.

On passe d'une année à une autre, les douze coups sonnent consciencieusement au plus prochain clocher, les pétards rituels se font dûment entendre, les cris d'allégresse de la rue montent jusqu'ici. Je suis dans une ville familière, sous un toit officiellement mien, entre des bras affectueux. Et pourtant rien n'y fait : je n'y suis pas tout entier. J'y suis même très peu, quoique je ne sois pas non plus tout à fait absent. Cette vie n'est pas la mienne, cette grande cité non plus, même à ce lit je n'appartiens pas. Il n'y a que ce plaisir, peut-être, qui paraisse ne s'être pas trompé de cible, ou de corps, en s'abattant sur moi. Encore se trompe-t-il de cœur, peut-être, bien que le mien lui soit très favorable, et fasse semblant, bien gentiment, d'être abusé par le malentendu. Seule mon imagination refuse de le reconnaître pour sien, tout en s'accommodant de lui sans trop de mal.

Il n'y a qu'avec X., dans un chambrette glacée d'Amsterdam, où nous parta-

gions un lit de soixante-dix centimètres de large, au nouvel an de 1970 ; et plus tard à New York, sur Riverside Drive ; dans une maison de planches grises, en Arkansas ; et même à Paris, quelquefois, et même au mitan de nos plus terribles disputes, que je me sois senti dans mon vrai lieu, dans mon vrai moi, l'habitant convaincu de mon visage, de mon histoire et de mon identité – si ce n'est tout à fait de mon nom... Mais c'était entre X. et moi, alors, que l'inappartenance et son signe inconnu venaient se glisser en tiers à chaque fois. Il me prouvait le monde, et mon regard, et mon pas ; mais rien ne le prouvait lui, ni que je lui appartinsse, ni surtout qu'il fût mien. Et de fait...

A l'inappartenance il ne faisait que donner une forme, un langage, une chair aimable et souvent un silence, une absence. Il n'était que l'emblème de cet emblème, sa quintessence énigmatique, et d'emblée dérobée.

J'imagine un fou qui toute sa vie durant jouerait tant bien que mal la comédie du bon sens, afin qu'on ne s'aperçoive pas de sa folie ; de même que d'aucuns se font passer pour fous, au contraire, afin de n'être pas repérés pour sains d'esprit dans les asiles où ils se cachent, à moins qu'ils ne souhaitent s'y maintenir pour y faire des observations. Notre homme à nous serait raisonnable comme on se déguise, par paresse, par imitation, par convention, par prudence. Il serait le résident scrupuleux de sa maison, l'amant attentionné de ses amours, le citoyen méritant de son pays. Il pourrait même écrire des livres, qu'il signerait de son vrai nom, tout en pouffant intérieurement de ses talents pour l'imitation. Son vrai nom serait le premier de ses masques. Mais il ne pourrait s'empêcher, de temps en temps, seul, de jeter bas les masques et de rejoindre la réalité pour y être enfin lui-même, roi de Ruritanie ou du Kafiristan, poète adulé de la cour du grand Khan, Mabuse ou marinier à Saint-Pierre-et-Miquelon (*Epouse de la terre, ma présence...*).

Ces sorties secrètes de sous le masque certifié, ce ne serait pour lui que de trop brefs retours à la sagesse, bien entendu.

Jeudi 2 janvier, 14 : 51. Beau documentaire sur la Mongolie, très bien photographié, hier soir : de toutes les biographies imaginables, il en est peu que j'aimerais autant lire, voire écrire, ni de personnalités historiques qui m'intriguent davantage, que celle du baron Ungern von Sternberg... Et quel merveilleux film on ferait de sa vie ! Je n'aime rien tant que les êtres, et les objets, qui créent un lien avérable entre les éléments les plus éloignés, et apparemment sans rapport, de la pensée et du songe. Par Roman Ungern von Sternberg, d'Héraclite on gagne Ourga sans coup férir, et Novossibirsk pour son malheur...

Vendredi 3 janvier, 19 : 22. Journée d'enregistrement de cinq émissions d'entretiens avec Jean-Pierre Salgas, pour France Culture... « Quel dieu oserait prendre pour devise : *je décois*? » Le dieu de la parole (ou en tout cas de la mienne).

*

Lettre de Jacqueline : « J'ai donc lu l'article du *Monde*, et fus submergée de tristesse et de colère. Comment peut-on parler, à propos de tes si brillantes, libres, courageuses, novatrices, bathmologiques proses, capables d'inventer un regard, une éthique, une mythologie, de traverser la littérature et la poésie, de visiter l'Histoire, de dissoudre les plus communes évidences, comment peut-on parler de "banales inconsistances" et de "platitudes"? Comment peut-on faire mine de raconter un livre quand on s'est visiblement borné à en fréquenter l'index, en fonction des intérêts parisiens du moment? (Cela dit je suis la première à penser que cet index est un piège, qu'il peut fausser radicalement la lecture en faisant apparaître derrière le petit bout de la lorgnette ce qui doit être pris dans un flux, emporté par les arabesques du temps, les jeux de l'humour, les mouvements et les vertiges d'une intelligence en perpétuel dialogue avec elle-même). »

Etc. Il est aussi question de « Rilke qui, crois-je me souvenir, n'a jamais daigné lire la moindre critique le concernant »...

Qui croire? Evidemment, j'ai plutôt tendance à croire Jacqueline, parce que ce qu'elle dit est infiniment plus agréable à entendre. Non. J'ai plutôt tendance à croire Braudeau, parce qu'il présente de meilleures garanties d'objectivité. Après tout l'emploi de l'amie chère, trop bienveillante et trop flatteuse, est tout à fait classique, même s'il est rarement si bien tenu qu'ici. N'importe quel artiste a dans son entourage quatre ou cinq personnes qui par gentillesse feignent de croire à son grand talent, ou qui par aveuglement y croient en toute sincérité. Leur aménité critique ne prouve strictement rien. Prêter une oreille trop favorable à leurs propos trop louangeurs, c'est courir le risque du ridicule, ou de la démence. Cependant, *d'un autre côté*, accorder trop d'importance aux dédaigneuses remontrances des adversaires, c'est s'exposer au danger d'amertume, et de découragement.

*

S., comme presque tous les intellectuels "avancés" ou esthètes modernistes, s'étonne avec commisération de mon goût pour Bonnefoy, et déclare que pour lui l'approximatif équivalent du poète, dans le domaine plastique, ce n'est pas même Balthus, comme défensivement je le suggère, mais Trémois...

Bonnefoy me fait décidément grand tort dans les milieux d'avant-garde, ou ce qu'il en reste. Peut-être suis-je incapable de juger de poésie, ou de poésie contemporaine? Le génie de Celan ne me serait, je dois le dire, jamais apparu sans d'insistantes admonestations de toute part. Il continue de ne m'être pas très sensible. Ou plus exactement : lisant Celan avec la conviction que c'est un génie – conviction

toute d'emprunt, mais je n'avais guère le choix, tant la rumeur est unanime –, je finis évidemment par trouver l'angle biscornu qui confirme ce préjugé. Mais n'en irait-il pas de même avec n'importe qui d'autre ?

Non, pas avec n'importe qui, bien sûr – car il y a des centaines de poètes qui sont manifestement mauvais, ou médiocres, ou quelconques. A la lecture, je ne trouve rien qui *m'interdise de penser* que Celan soit un grand poète. Mais je n'aurais rien trouvé qui m'en convainquît, je le crains, si la rumeur ne m'avait pas guidé.

Pesson, pour expliquer à Flatters la position exacte, selon lui, de Xenakis dans la musique contemporaine, lui donne pour équivalent pictural Vasarely...

Samedi 4 janvier, 10 : 27. « Alain Finkielkraut consacre *Répliques* à la guerre en Croatie. Dès le début, il est un des intellectuels français à avoir pris publiquement position contre ce conflit. » Etc. (les journaux).

Je ne comprends pas très bien ce que c'est que de prendre position *contre* ce conflit – on voit difficilement comment on pourrait être *pour*. Mais surtout, si je sais ce que c'est que de *prendre publiquement position*, pour un intellectuel, je ne sais pas comment on le fait ; ni surtout comment je pourrais le faire moi, qui ne dispose d'autre tribune que ce *journal*, laquelle n'est dressée sur un terrain vague désert que deux ans après les batailles.

J'ai pourtant des opinions très arrêtées, c'est-à-dire des *indignations*, qui sont à peu près les mêmes que celles de Finkielkraut, si j'ai bien compris, à propos de l'affreuse affaire qu'on ne peut plus appeler *yougoslave*. J'aurais mille fois préféré qu'il n'y eût pas de conflit, évidemment ; mais d'une part je crois l'Europe occidentale, et spécialement la France, très largement responsable de son existence et du tour qu'il a pris, et d'autre part j'y suis passionnément du côté des Croates, non pas *contre les Serbes* en tant que tels, contre les Serbes de Serbie, mais contre la clique militaro-stalinienne qui continue de détenir chez eux le pouvoir, qui manipule les minorités serbes de Croatie et de Bosnie, et qui croit voir dans l'exaspération systématique d'un nationalisme serbe expansionniste sa seule planche de salut. Il paraît de plus en plus évident que l'issue à l'affreuse situation actuelle est liée, l'une devant entraîner l'autre, je ne sais dans quel sens, à la chute du régime prétendument "socialiste" de Belgrade, qui dans l'Europe d'aujourd'hui constitue un anachronisme aussi déplorable que le pouvoir "frontiste" à Bucarest.

Je pensais naguère que la Croatie démocratique indépendante devrait sans doute faire quelques concessions territoriales pour s'assurer des frontières incontesables et sûres. Je le crois de moins en moins. Les minorités serbes en son sein sont éparses, elles sont disséminées dans des régions très éloignées de la Serbie, il est impossible de les y rattacher. Reconnaître l'indépendance de leurs minuscules territoires, ce serait pousser jusqu'à l'absurde et ridiculiser le principe légitime du droit des peuples à un foyer national. Mieux vaut que les Serbes de Croatie se voient garantir des droits véritables dans le nouvel Etat démocratique croate. Ces droits, et

le respect qui leur est dû, ce sont plutôt eux-mêmes, ou les plus extrémistes d'entre eux, excités par Belgrade, qui les ont compromis par leurs attitudes récentes.

Mais ce que je crois, ce que je pense... Autant en penserait bien un enfant solitaire, qui tracerait des cartes dans du sable. Moi c'est sur cet écran d'azur, où elles se noient...

13 : 57. Courrier, courrier... Une nouvelle lettre de Jacqueline, qui décidément, d'Epinal où elle se trouve provisoirement, semble vouloir prendre la tête du mouvement ultraloyaliste : « Je suis enchantée par les pages 60 et 61 [de *Fendre l'air*], dont je viens de faire une lecture publique (mes parents dans le rôle des auditeurs) pour démentir catégoriquement l'article venimeux et hautement mensonger que tu sais ! Cette logique et philosophique rêverie me comble par sa vastitude, son envol, sa vision où l'instant s'aureole de la toute-puissance d'une pensée et d'un style... »

Eh bien...

Plus exotique, une lettre de St. Kilda, faubourg de Melbourne, Australie ; elle m'est envoyée par un grand garçon blond, que je reconnais à peine sur une photographie qu'elle enclôt et qui, prise à Venise, devant Saint-Marc, le montre en compagnie de son ami Paul. Mon excuse à me souvenir si mal est que je n'ai jamais fait, avec ce David, que marcher du Quetzal jusqu'au coin de la rue, ici, où il me quitta pour regagner son hôtel tout voisin – l'y l'attendait son ami Paul, justement ; et de cela il y a un an ou deux. Or, écrit David, « *I had intended writing to you as soon as I got back from the trip. However, time has eluded me. Firstly, thank you for the walk home from "Quetzale", and I hope you weren't offended about turning down your offer – in other circumstances I would have had no hesitation. My friend, Paul, was not very well on the trip and has now progressed to the final stages of aids.*

« *When he dies I will probably take time off work to travel back to France and would like to re-meet you.* »

Quand il mourra, je prendrai probablement quelque temps libre pour faire un nouveau voyage en France, et j'aimerais te rencontrer de nouveau.

When he dies, when he dies...

Le gendarme Eliézer, cependant, plus délicat de sentiment : « Je m'en veux de te parler dans mes lettres de mon travail, mais tu sais (ou tu commences à savoir) qu'à T. je ne vois que ça. Ce soir je suis planton, + d'astreinie, + en patrouille de nuit ; trois choses en même temps, il faut le faire, non ! »

Mardi 7 janvier, 15 : 35. Toux sèche, grande faiblesse, fièvre, courbatures : une bonne grippe, prise sans doute de S., qui toussait comme un perdu vendredi. Je suis tout de même allé déjeuner avec Paul, hier, mais j'ai bien cru que je ne remonterais jamais mon escalier. Le soir, claquant des dents, avec une température de presque quarante degrés, j'ai bien dû faire venir un médecin. Jacqueline s'était gentiment